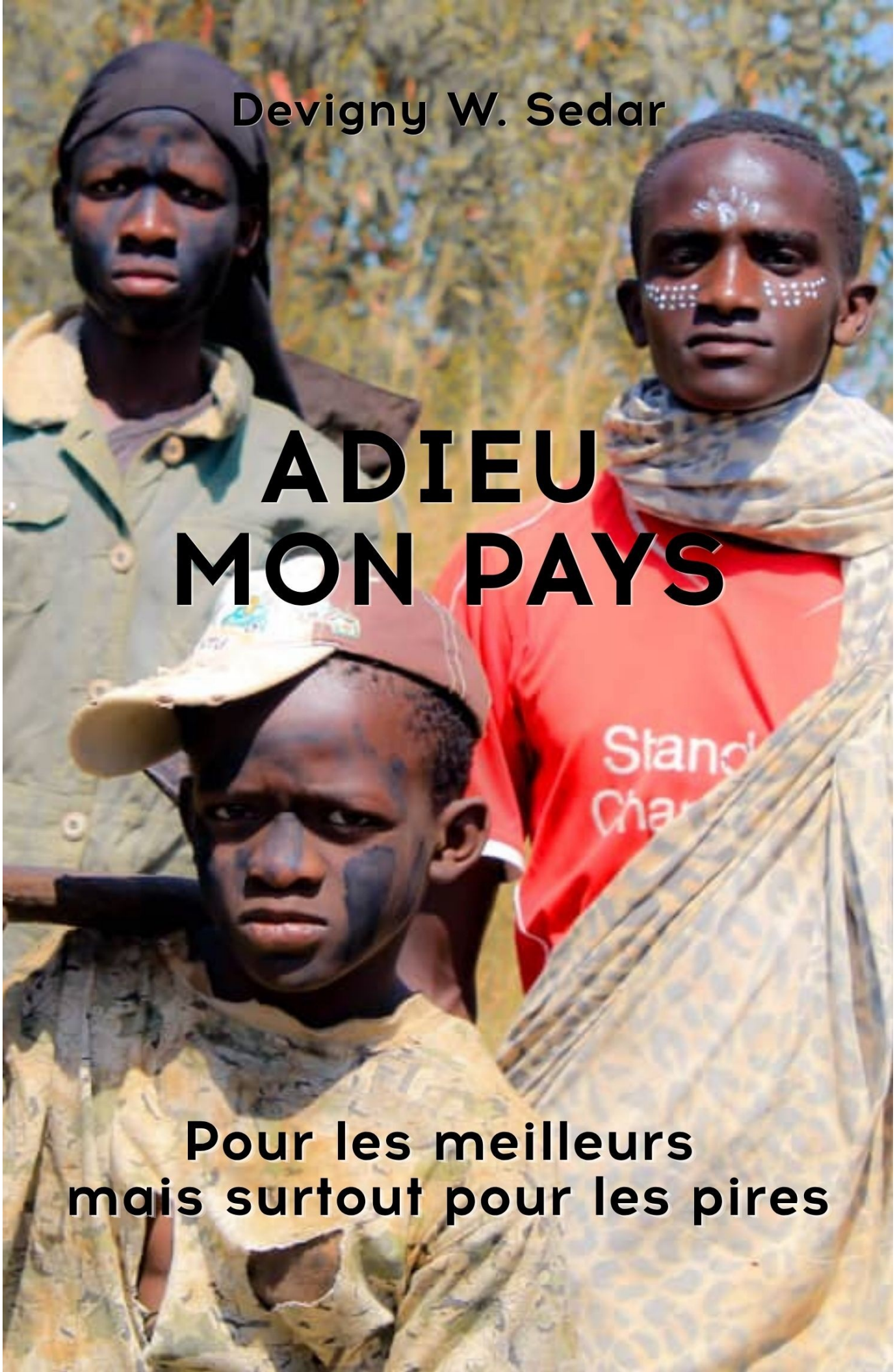


Devigny W. Sedar

ADIEU MON PAYS

Pour les meilleurs
mais surtout pour les pires

Devigny W. Sedar

Adieu mon pays

Pour les meilleurs mais surtout pour les pires

© Devigny W. Sedar, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0543-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour les meilleurs…

…mais surtout pour les pires

Parlons immigration clandestine

« *Emigres-réfugiés. S'ils restent, on le tolère, s'ils partent on est content* »

Victor Hugo

Première partie

1

« Adieu mes parents, j’en ai marre de ce pays ! »

Dès l’annonce de cet épouvantable départ, mon père eut un visage pâle. Ma mère ne dit rien, interloquée. Alors je remarquai que des traces de vieillesse constellaient déjà ses minuscules joues, dont les petits yeux pâles reflétaient une quelconque longue expérience d’une pénible maternité. Sur ses petits doigts noueux, les durs métiers ménagers rongeaient déjà ses ongles à moitié. Tout ceci ne faisait qu’accentuer mon exaspération, ma profonde mélancolie. Je la regardais le moins possible, suivant ses mouvements de main, tantôt sur les joues, ou regardant à travers la fenêtre comment tourne ce triste monde pour ne pas avoir à poser des questions à qui que ce soit afin de dissimuler ses soucis de la vie. Ma mère était douée d’une vie familiale propre à sa procréation. Car elle n’avait ni frère ni sœur, ni cousin, ni nièce. Sa seule famille c’était nous, ses enfants, Sara et moi.

Lorsque j’annonçai mon départ, elle avait l’impression qu’on lui arrachait ses deux seins par une longue épée comme celle de Damoclès. Elle m’approcha, me prit doucement sur la tête en me caressant comme si elle voulait dénicher de ma tête cet abominable démon qui voulait la séparer de son fils unique sur lequel reposait tout son espoir et son avenir. Ça a duré deux longues semaines comme ça, mais j’étais déterminé de partir par suite des menaces de la misère de mon pays. Je pensais qu’en annonçant cette nouvelle à mes parents j’aurais plus d’applaudissements et qu’ils se sentiraient fiers d’avoir un enfant maintenant capable de voler de ses propres ailes. Mais ils avaient souffert plus qu’il n’est possible de le raconter.

« Je sais que tu es maintenant un brave homme, mon fils, intervint mon père, bouleversé. Mais promets-moi que tu partiras dès que tu auras fini tes études secondaires »

« Il y a de cela douze ans, mon fils, poursuivit ma mère, larmes aux yeux. Ton père et moi étions encore heureux à cette époque-là. Puis un jour, une débandade surgit à l’improviste, et ton frère aîné fut porté disparu. Votre père s’était déployé

à la recherche de votre frère pendant deux longues années sans succès. Il fut parti… alors je suis restée seule avec toi ainsi que ta petite sœur, Sara, les seuls points d'appui qu'il m'était resté. C'est plus tard, au retour de votre père, que j'appris que votre frère avait été emmené en brousse, au maquis, par les miliciens du général Akoufa Lobi »

J'écoutais attentivement ces deux voix de deuil qui faisaient grelotter de douleur leurs lèvres en évoquant ce triste passé. C'est par là que j'avais su qu'avant moi mes parents avaient eu un enfant de sexe mâle. J'avais tendance de les interrompre parce que je ne trouvais pas cela intéressant étant donné que je me préparais pour partir.

« Je n'ai pas été capable de vous élever seule, ajouta ma avec supplication. J'ai été allée effectuer des travaux domestiques chez un bienfaiteur qui avait tous les moyens de nous prendre en charge et qui nous témoignait de la charité. Soudain, un jour, comme dans un rêve, j'avais entendu citer les noms de votre frère à la télé, lors d'un journal, annonçant qu'un navire rempli des migrants clandestins venait de faire naufrage. Et j'avais même remarqué des corps sans vie être soulevés entre les bras des garde-côtes aux larges du fleuve Limpopo, après s'être échappés du contrôle de leurs ravisseurs, voulant s'introduire illégalement en Afrique du Sud. Mon fils, je ne l'avais plus revu. Il est mort là-bas, enterré en notre absence. Nous avions consommé notre peine seuls, et vous ne pûtes être informés du drame ».

C'était affreux, cette nouvelle émouvante de mon inconnu frère dont je n'avais jamais entendu parler et dont je n'aurais jamais même entendu parler si je n'avais pas annoncé mon départ à mes parents.

« Et pourquoi tu ne nous as pas tenu informés de tout ceci bien avant ? », questionnai-je ma mère.

« J'étais devenue folle. Je ne sais pas comment expliquer ça, mais je semblais perdre la tête. Je me suis tout simplement dit que le seul espoir c'était vous, mes deux gamins »

Depuis que j'ai appris toutes ces vérités crues, j'ai abandonné l'idée de partir pour quelque temps, et j'avais oublié un peu d'en avoir marres de mon pays.

Bien que je n'eusse du pain quotidien en abondance, avoir mes parents en vie me suffisait pour être heureux, car ils n'étaient pas du genre à passer leur temps

à jouer aux échecs de l'avenir de leurs enfants. Et il semblait me manquer quelque chose pour que ma vie fût au complet. Et cette chose je ne songeais jamais la trouver dans ce pays où le peuple n'est souverain que pendant la période électorale et, après les élections, ce même peuple devient matières fécales. Je pensais désormais comment prendre en charge mes deux parents et ma sœur.

Le bonheur parfait que nous avons toujours rêvé depuis notre jeune enfance, nous ne le verrions jamais sans quitter ce pitoyable pays. Notre pays est vaste et encore très riche mais cette immensité et cette richesse devenaient beaucoup moins important à nos yeux parce que nous en avions tout simplement marres. Par exemple, tous les papas de notre quartier n'avaient pas du travail et leurs enfants s'habillaient comme s'ils n'en avaient même pas. Même mes deux amis d'enfance, Doudou et Yav, leurs pères n'avaient aucun salaire. Tous nos parents n'étaient ni mécaniciens, ni fermiers, ni huissiers quelque part dans une fonction publique, car même travailler dans la fonction publique au Congo ne rend des gens que des esclaves volontaires, dont le lourd tribut qu'ils payent n'est que fatigue, stress et surmenage. Le maigre salaire ne vient que pour soulager quelques petits soucis et non pas pour les éliminer, et la vie reste monotone. Nos parents ne vivaient que de la débrouillardise. Mon père avait une vieille machine à coudre le long de la route principale pour racoler des habits déchiquetés des voisins ou des passants. Ma mère faisait la commission auprès des vendeuses des poissons salés au marché de Kingabwa. Et c'est grâce à cela que j'ai connu avec succès le chemin de l'école primaire. Le père de Yav ne faisait que raboter des morceaux de planches qu'il collectait auprès des constructeurs de maisons en planches, ils s'en servaient pour fabriquer des tabourets qu'il étalait devant sa maison. Mais tout ce qui réunissait les pères du quartier c'étaient les débats politiques. Quant au papa de Doudou, il quittait tôt le matin pour rentrer tard le soir, du lundi au dimanche, dont personne ne savait pas exactement quel genre de métier il exerçait. Quand tous les papas du quartier se réunissaient occasionnellement, ils discutaient de la politique pendant leurs moments libres comme s'ils étaient présents lors des assises au Palais de la nation, d'où aucun d'entre eux ne lâchait son poste radio d'une seule seconde pour être à la une de l'actualité sur Radio Okapi. Tout comme les supporteurs blâment et encouragent les joueurs dans un terrain de football, de même nos parents se comportaient en juges vis-à-vis des institutions républicaines comme s'ils pouvaient être capables de redresser les choses s'ils avaient une moindre occasion d'entrer dans les

arènes. Et chaque matin leurs enfants avaient le devoir de monter et descendre pour leur apporter du bois de chauffage. Et c'est de cela que je les ai vu tous grandir.

Les familles de mes deux copains remplissaient tous les critères pour être aussi classés dans la catégorie des pauvres, mais pas au même titre que la mienne, tannée par toutes les couleurs de la misère. Imaginez donc combien de fois nous avions dû refaire nos classes ! Mais cela n'a jamais été un obstacle pour abandonner. Dans ce moment-là, je trouvais que mes parents, bien qu'ils n'eussent sur qui s'en prendre face à cette situation-là, ils ne songeaient jamais à quitter ce pays. Il y avait longtemps que j'avais envie d'écrire ces choses, d'où l'envie de grandir me chatouillait pour mûrir mes idées au lieu de parader dans les rues avec des fanfares et des pancartes appelant vainement à l'égalité des droits pour tous les citoyens. Au Congo il y a des histoires vraies mais qui sont rares car les gens ne savent pas par où commencer pour les relater. Imaginez si chaque Congolais pouvait écrire une histoire vécue, où en finirions-nous avec les livres ?

Enfant, je croyais que tout citoyen de mon pays devrait être écrivain puisque ce pays est un endroit propice pour écrire de beaux romans comiques. Mais au fur et à mesure que je grandissais, on m'a fait comprendre qu'il y a plusieurs catégories de gens dans ce pays dont la destinée n'existe ni dans l'écriture ni dans la lecture, qu'il serait inutile que l'on devienne écrivain dans une telle situation, ou si l'on pouvait avoir quelque chose à revendiquer ce n'est pas dans les livres qu'on s'aventurerait puisque la lecture n'est pas faite pour les gens de mon pays. Mais au moins tout le monde peut avoir quelque à revendiquer dans les rues en brûlant des pneus pour barrer la circulation des automobiles qui leur approvisionnaient de quoi se nourrir.

Malgré mes trois mois de plus à côté de ma petite famille, mon désir de partir était toujours bien vif, mon cœur gros de quitter mon pays. Jusqu'à la veille de mon départ, ma mère me demandait incessamment pourquoi je ne voulais pas rester à la maison avec eux, et je leur disais toujours que j'avais un rêve, mais que ce rêve ne se réaliserait jamais tant que je resterais sur ce sol maudit. Pas même en Afrique.

« Maman, j'en ai marre de ce pays, je dois partir en exile », répétais-je sans transition.

« Pour aller faire quoi à l’étranger, mon fils ? », m’interrogeait incessamment mon père avec une curiosité mêlée d’inquiétude.

« Pour rechercher mon destin égaré… », répliquai-je sans tergiverser.

« Ton avenir ? Où peut-on chercher son avenir si ce n’est dans les études ? »

« Dans ce cas, je vais devoir faire face au chômage qui gangrène ce pays. Un morceau de ma vie doit être consacré pour réaliser mes fameux rêves. Toujours est-il que la courbe du chômage dans ce pays est vertigineusement croissante »

Une froideur profonde traversait l’esprit de mon père. Il se laissa tomber sur son fauteuil préféré comme une masse de plomb, tête inclinée sur la table, ses deux mains suspendues sur la tête en signe de deuil. Sans m’en rendre compte, ma mère, elle, fondait toujours en larmes. Les larmes, c’étaient justement la seule expression de sa douleur, elle qui n’avait pas de décision à prendre sur moi. Elle voyait devant ce départ l’extinction d’un enfant innocent qui part se faire délibérément mourir, voulant échapper à la tragédie.

« Mon fils, conclut mon père avec supplications, souviens-toi de Lampedusa... »

« Lampedusa ? c’est quoi Lampedusa ? », soufflai-je instinctivement.

Comme j’étais animé par le courage de m’en aller, mes grands rêves suscitaient en moi un excès de zèle – un zèle aussi soudain mais éphémère – comme d’un nouveau combattant en marche vers une guerre mondiale.

2

Dès ma toute première jouvence, je faisais un rêve, un rêve dans lequel je voyais une donzelle de silhouette nilotique de la Région des Grands Lacs d'Afrique. Elle était d'un attrait à remplir tous les vides de l'âme. Cependant, je souhaiterais que cette fille-là m'ouvre son cœur pour que le mien y trouve demeure et que mon âme s'y forme paisiblement. Mais à chaque reprise elle me paraissait comme une boule de neige qui tombait dans mes mains et ensuite se fondait entre mes doigts. Ce rêve devenait de plus en plus fréquent. Je luttais à tout prix pour m'en débarrasser, sans succès. Et de sa silhouette pure qui m'était aussi chère, toujours dans mes rêves, elle laissa tomber sa robe qui dévoila sa sacrée intimité d'anges. Je m'inclinais sous ses pieds adorés, humant sa senteur, bien que certaines mauvaises âmes considèrent le corps de la femme comme étant le péché par définition, pour moi c'est un péché-mignon comme pour n'importe quelle créature mâle digne de ce nom.

Ainsi la nouvelle année scolaire marqua le début d'une période assez pénible pour moi ainsi que tous les enfants de mon âge qui affrontaient la puberté. Je vois encore Mado, mon institutrice qui se moquait de mes poèmes d'amour que je composais en classe pendant ses leçons, prétendant qu'elle avait lu tous les meilleurs poèmes d'amour et qu'aucun autre titre ne lui intéresserait, moins encore le mien, si tant est que nul n'est prophète chez soi, et à plus forte raison au Congo. Cette salope d'institutrice me maltraitait beaucoup parce qu'un jour le directeur de l'école qui fut mon oncle l'avait engueulée comme quoi la langue dans laquelle elle nous enseignait ressemblait au français mais n'était pas du français proprement dit, et que prononcer le français de cette façon-là c'était comme une injure sur Molière et ses contemporains.

« Je vais devoir réexaminer ton dossier, prévint le directeur, pour savoir dans quel établissement scolaire tu as obtenu to diplôme d'État »

Oui, il chez nous ces diplômés et ces licenciés qui finissent leurs études dans des conditions particulièrement frauduleuses, que sur le terrain du travail, ces parasites se retrouvent incapables de rien, alors qu'ils sont bourrés de titres académiques. Ils sont légion dans mon pays. Et ils sont toujours au premier rang des manifestants pour décrier chômage, réclamant alternance du pouvoir comme si c'est le pouvoir en place qui les auraient orientés dans leurs études, dans un